

**Chronos III**  
**Imagine...**

Hélène Dorion

---

Number 236, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64170ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dorion, H. (2011). Chronos III : imagine.... *Spirale*, (236), 7–8.

# Chronos III

## Imagine...

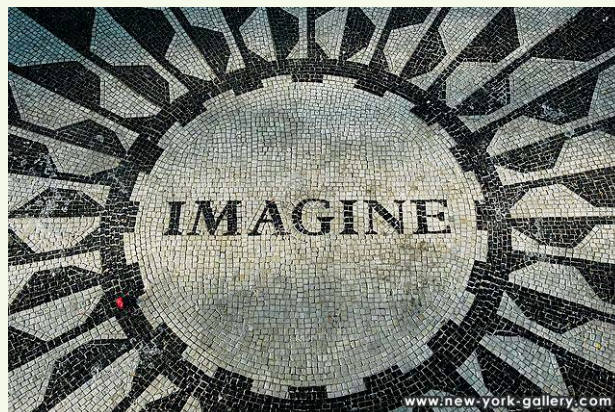
PAR HÉLÈNE DORION

*Imagine...*  
*... all the people living life in peace*  
*you may say I'm a dreamer but I'm not the only one...*  
 — John Lennon

Le 8 décembre 2010, à Tokyo comme à Liverpool, à New York comme ailleurs dans le monde, on soulignait avec ferveur et émotion le 30<sup>e</sup> anniversaire de la mort de John Lennon. Tant sur le web que dans les autres médias, on a abondamment couvert et commenté cet anniversaire. On connaît presque tous les détails de sa vie, on le sait artiste mais aussi activiste, et l'icône qu'est peu à peu devenu Lennon amène même ses fans les plus ardents à dire de lui qu'il n'est peut-être « pas un dieu, mais certes plus qu'un homme » et, pour plusieurs, à le considérer comme leur « premier guru ». Celui que l'on compare volontiers à Martin Luther King, Nelson Mandela, Gandhi, Malcolm X et autres leaders marquants de l'histoire, est perçu comme l'un de ceux qui, s'il avait été encore là, aurait pu, par exemple, dans les années quatre-vingt, éclairer la société face aux défis posés par le VIH, appeler à des solutions pacifiques en Irak et en Iran ; dans les années quatre-vingt-dix et 2000, peut-être aurait-il pu montrer aux Américains les dangers de laisser les Bush prendre le contrôle du pays, alerter le monde contre ce qui le menace, inviter les esprits à s'ouvrir davantage et à imaginer ce qu'ils peuvent créer... Pouvoir économique, catastrophes écologiques, accentuation des inégalités sociales ; on ne peut bien sûr présumer de l'impact qu'aurait Lennon s'il était encore là aujourd'hui mais, chose certaine, il en aurait plein les bras... !

Je n'ai pas vécu les *années soixante* ; j'avais onze ans lors du fameux *bed-in* de John et Yoko, et ce n'est que dans la trentaine que j'ai commencé à écouter la musique des Beatles, sans être d'ailleurs spécialement fan de John Lennon. Je ne cherche donc pas ici à entretenir la légende ou à accentuer l'auréole qui existe autour de sa vie. Quoi qu'il en soit, on ne peut ignorer l'impact de cet artiste ou même le *modèle*, plus encore le *prototype moderne d'un activiste culturel* qu'il représente, au moment où il est peut-être pressant de revisiter le rôle de l'artiste dans la cité, considérant notamment combien le sens même de la démocratie est en train de fléchir.

On n'a qu'à regarder la mobilisation actuelle du monde arabe pour comprendre que le mot *démocratie* peut avoir une



Le secteur de Strawberry Fields (du nom d'une chanson des Beatles) fut ainsi nommé en 1981 en mémoire de John Lennon, assassiné en 1980 au pied du tout proche Dakota Building. Strawberry Fields est un « jardin de paix » dans lequel ses admirateurs viennent rendre hommage à l'auteur d'*Imagine*.

connotation économique tout autant que sociale et politique. Avec raison, le peuple veut s'affranchir du joug de dictateurs et d'élites qui s'enrichissent à ses dépens ; il veut sa souveraineté, désire accéder à de meilleures conditions de vie et exercer son droit à la liberté d'expression. Rien de plus légitime. Mais comme l'affirmait Guy Hermet, politologue français et ancien vice-président de Médecins sans frontières : « *Le produit le plus prévisible des démocratisations de ce temps est la désillusion. [...] La population confond souvent la démocratie avec la fin du chômage, avec une amélioration très rapide du niveau de vie. Et au bout de trois mois ou de six mois, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont rien eu du tout* » (*Le Devoir*, 19 février 2011).

Au moment donc où les soulèvements arabes ramènent l'idée de la démocratisation comme solution, ou à tout le moins comme une option aux régimes dictatoriaux, on se demande en Occident si la démocratie, souvent réduite à signifier *le plus grand nombre*, existe encore. Dans un autre article du même dossier paru dans *Le Devoir*, Louis-Gilles Francoeur s'interrogeait : « *le système de représentation démocratique par l'élection à intervalles réguliers est-il devenu une astuce commode permettant à une oligarchie politico-économique de mener le bon peuple par le bout du nez tout en augmentant son pouvoir et sa richesse ?* » On le sait, le glissement du concept de démocratie en tant que processus qui met au pouvoir des élus qui incarnent et défendent l'intérêt du

peuple est à la source de bien des dérives, des déceptions et des malentendus...

\* \* \*

Dans l'excellent film *The U.S. vs John Lennon*, on apprend combien le gouvernement américain de l'époque, Nixon en tête, craignait Lennon. Ses actions politiques, son engagement activiste et révolutionnaire en ont fait la proie de cette administration qui n'avait qu'une idée, expulser Lennon de ce pays dont il cherchait pourtant à sauvegarder les valeurs fondatrices.

Sans évidemment le nommer, Nixon a dit de lui : « *Lorsque quelqu'un du monde du spectacle participe à un rassemblement politique, son action devient un sacrifice personnel important et même un risque personnel.* » Que voulait donc préserver Lennon, qui bousculait tant les bien-pensants et secouait les consciences ensommeillées qui n'attendaient sans doute qu'un tel cri pour faire entendre leur propre voix ? Ses convictions tiennent en quelques mots : paix, liberté, amour. Et bien sûr l'imagination, la création comme mode de vie. Que proclamait-il à travers ses chansons ? « *Power to the People / A million workers working for nothing / You better give 'em what they really own.* » Et aussi *Love is the answer, Love is all you need*, et ce *Give Peace a Chance* devenu instantanément un hymne à l'amour, à la liberté et surtout à la paix.

Certes, s'il arrivait à Lennon de perdre confiance en sa capacité — et en celle de l'humanité — à changer quoi que ce soit dans le monde (*Nothing's gonna change my world*), il persistait malgré tout à croire qu'il valait toujours mieux faire quelque chose plutôt que rien. « *Nothing you can make that can't be made. No one you can save that can't be saved.* » Il a ainsi réussi à inspirer plusieurs générations et à injecter une bonne dose d'espérance dans un monde qui allait en manquer de plus en plus.

Si la quête de cet activiste social et culturel me rejoint tout spécialement aujourd'hui, au moment où tant d'exemples témoignent du sentiment de dépossesion dont souffre le citoyen envers la démocratie supposée incarner ses intérêts, c'est que sa démarche et son engagement m'apparaissent non seulement comme une façon de *dire autrement* la nécessité impérative de redonner au peuple le sentiment de la légitimité de sa voix, mais aussi d'interroger le rôle même de l'artiste au sein de la société, considérant ce qui est à la fois en train de s'effondrer et de se reconstruire sous nos yeux. Qu'attend-on en effet aujourd'hui de l'artiste ou de l'écrivain ? Et comment la société les interpelle-t-elle ?

Lennon a réussi de façon exemplaire à faire de son œuvre un point de convergence entre la biographie personnelle et l'expérience collective. Plus encore, il a incarné l'art comme

acte de résistance sur la place publique. Il n'est pas certain qu'aujourd'hui, on pourrait entendre sa voix de la même façon. Il n'est pas certain qu'il ne serait pas réduit à faire *œuvre de divertissement* ou confiné à ce rôle d'*amuseur public* auquel on assigne volontiers les artistes dans une société où la culture est vouée à *distraindre* plus qu'à *éveiller*, à répéter les idées reçues plutôt qu'à proposer de nouvelles avenues.

Nous avons un urgent besoin d'*éveilleurs de consciences* qui appellent à la paix, à l'amour, à l'espérance aussi. Nous disons manquer de leaders, de visionnaires, d'éclaireurs qui pourraient justement imaginer de nouvelles solutions pour sortir de l'impasse où nous nous enfonçons, tête et — parfois même — bras baissés.

L'art et la littérature sont, on le sait, perçus comme des loisirs bien avant d'être considérés comme un espace où s'élabore une pensée critique. On attend de l'art qu'il soit un moyen de *se détendre* bien plus qu'un lieu qui puisse susciter une vision singulière du monde. À travers une démarche patiente et exigeante, l'artiste et l'écrivain poursuivent une expérience du sens qui renouvelle l'idée même d'être au monde.

Notre époque nous contraint à défendre constamment la présence des artistes qui souhaitent non pas divertir ou amuser mais interroger sans relâche notre histoire et notre destinée, des penseurs qui cherchent à secouer plus qu'à apaiser, des écrivains qui veulent aviver la magie, faire de la vie une expérience intérieure et interpeller ce qui en nous n'a pas renoncé à imaginer, n'a pas renoncé à rêver...

Tout porte à croire que la lutte est perdue, que l'art et la littérature ne font plus le poids devant les enjeux actuels. Pourtant, il se pourrait que ce soit justement de poètes, de dramaturges, de romanciers, de peintres et de sculpteurs que notre monde ait besoin ; il se pourrait que ce soit cette *expérience esthétique* dont nous parlait déjà la tradition — et qui donne à la fois la possibilité d'éprouver la création artistique comme un moyen de s'affranchir de la finalité, de renouveler notre perception des choses en rendant ses droits à la connaissance intuitive et de nous libérer de ce qui nous enchaîne à la vie pratique —, qui permettrait enfin d'entendre, de regarder, et d'habiter *autrement* ce monde.

De tout temps, des créateurs ont fait entendre leur voix au milieu d'un brouhaha ambiant parfois assourdissant. Il y a des livres, des tableaux, des pièces musicales qui parlent aussi fort que le faisait John Lennon. Ils participent de cette aventure singulière nourrie par le désir de changer la vie en transformant les êtres humains que nous sommes.

Et je me surprends à rêver d'un monde qui trouve la force de se rendre vulnérable...

... you may say I'm a dreamer but I'm not the only one |